

DON JUAN ET LE LIBERTINAGE:
DU THÉOLOGIQUE À L'ANTHROPOLOGIQUE

Vous m'avez invité à participer à votre Colloque pour vous parler de mon livre sur le discours séducteur¹. Je vous en remercie, mais je n'ai guère envie de répéter ce que j'ai déjà écrit. Je voudrais plutôt aborder Don Juan et le problème de la séduction par une voie oblique, et probablement plus amusante.

1. L'omelette du libertin

Dans son *Dictionnaire historique et critique*, paru en 1696-97, Pierre Bayle raconte, à propos du libertin des Barreaux, l'anecdote suivante. Des Barreaux, amateur de jolies femmes et de bonne chère, poète et philosophe à ses heures, voyageait en province avec un ami. Sur le soir, ils arrivèrent dans une ville et se rendirent à l'auberge. Ils étaient affamés, ils demandèrent à manger: mais on était au temps du Carême, et l'hôte ne voulut pour rien au monde leur servir de la viande. Ils se fâchèrent, parcoururent le bourg à la recherche d'une viande comestible, et ne parvinrent à trouver que quelques malheureux oeufs dont l'aubergiste accepta de leur faire une omelette. Au moment qu'ils allaient se mettre à table, un orage d'une rare violence éclate. La foudre tombe sur le jardin, le tonnerre gronde affreusement. Dans la salle, livides, tous se sont jetés à genoux et prient. Des Barreaux alors se lève, prend l'assiette qui contenait son dîner, ouvre la fenêtre, jette dehors l'assiette en disant: "Voilà bien du bruit pour une omelette!"

Dans ce bref récit, Bayle nous présente l'image d'un libertin provocateur et impie, mais, comme Panurge, "jusqu'au feu exclusivement". Au demeurant, l'anecdote est drôle avant tout, et les attitudes de des Barreaux ne semblent pas porter à conséquence. Cependant, à propos du même personnage, Bayle raconte encore un épisode plus grave, où la

saveur du premier récit tourne à l'aigre: des Barreaux, devenu, avec l'âge, malade et infirme, s'était retiré à la campagne et avait réformé sa conduite; il était allé jusqu'à écrire un sonnet dévot. Le *Dictionnaire* ne nous livre pas ce pieux exercice, mais une épigramme lancée à l'époque contre le nouveau converti:

*Des Barreaux, ce vieux débauché,
Affecte une réforme austère:
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne pouvait plus faire.*

Pierre Bayle glose longuement cette histoire. Il condamne le peu de conviction des libertins qui se font croyants par peur de la mort : s'ils sont blâmables, ce n'est pas simplement parce qu'ils font montre d'une foi douteuse, c'est qu'ils manquent de courage et de sincérité, et qu'ils se contredisent. Il sauve pourtant des Barreaux de tout reproche: celui-ci n'était pas athée, explique-t-il, mais vif et voluptueux, honnête homme, homme de coeur même... Devant la mort, il a fait retour à une attitude de piété, à un langage religieux dont la source en lui n'avait jamais été tarie.

Mais alors, dira-t-on, et quelle que puisse être la vérité sur des Barreaux, le libertinage n'est qu'une attitude superficielle, qui ne met pas en cause le dogme fondamental de la religion: la nécessité pour l'homme de mériter son salut. Ou bien encore, hypothèse bien plus inquiétante, la conversion devant la mort ou la menace constitue une réponse classique des libertins, une défense par la fuite, un acquiescement apparent, qui ne remet pas en cause le fondement philosophique et anthropologique que le libertinage assigne à l'individu et à la société: la recherche du plaisir. En fait, depuis le procès de Théophile de Viau, en 1626, et jusqu'à Diderot, la nécessité de composer avec la théologie régnante a été constamment réaffirmée par les libertins. Je cite la fin de l'*Entretien d'un philosophe avec la Maréchale* de ***:

La Maréchale. - A propos, si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous?

Diderot. - Je ferais de mon mieux pour leur épargner une action atroce.
La Maréchale. - Ah! le lâche! Et si vous étiez sur le point de mourir, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'Eglise?
Diderot. - Je n'y manquerais pas.
La Maréchale. - Fi! le vilain hypocrite.

2. Les ridicules de Dieu

D'autre part, Bayle lui-même est un "esprit libre", un "esprit fort", comme on disait au XVIIe siècle des libres-penseurs et des libertins philosophes: il critique la superstition et les préjugés, promeut l'esprit de libre examen en toute question. Il a dû se garder de la censure et de la prison, il a connu l'exil, on lui a retiré sa chaire. Ne fait-il pas, comme auteur du *Dictionnaire*, ce qu'a fait des Barreaux? Ne tient-il pas le discours dominant en condamnant les libertins qui se font croyants par peur de la mort? N'adopte-t-il pas la feinte de l'unicité, de la non-contradiction? Sous couleur de blâmer, ne fait-il pas passer, en sous-main, avec l'anecdote, un message subversif?

Sans doute, et l'on pourrait donner des preuves de cette duplicité érudite. Bayle parle beaucoup des libertins dans son oeuvre d'encyclopédiste, beaucoup plus que l'idéologie officielle ne le tolérait. Non seulement des Barreaux, mais La Mothe Le Vayer ou Guy Patin sont classés. Gassendi, s'il ne figure pas dans les entrées, est cité et discuté à plusieurs reprises dans les notes de bas de page: on connaît la stratégie de la note pratiquée par Bayle, qui fait passer l'essentiel sous couleur d'accessoire. Dans les notes se glissent les développements subreptices, les *passagers clandestins* au savoir.

Si l'on tient compte de ces divers éléments, il devient possible de tirer des anecdotes sur des Barreaux une leçon toute différente de celle que Bayle lui-même semble proposer.

Le libertin est insaisissable: il change de discours à volonté, il se soumet au discours dominant, mais ce ne sont que des mots, une gestique de la parole, une parole privée de réalité. Obligé au masque, à la

tactique, le libertin se plie aux penchants d'autrui, à son autorité, qu'il subit et critique, dont il fait un ridicule. Il épouse volontiers les ridicules du pouvoir, y compris ceux de Dieu même, ou plutôt de ceux qui l'invoquent pour interdire de manger une omelette à une certaine époque de l'année, ou pour imposer l'inconfort de l'austérité et de la prière aux malades et aux mourants.

On aura été frappé par la présence de nombreux "motifs" donjuanesques dans les anecdotes racontées par Bayle: le personnage du jeune libertin, l'impiété provocatrice, le repas lui-même et ses circonstances, tonnerre, menace de mort, présence du divin, enfin et surtout la fausse conversion. Des Barreaux "réformé" et tous les libertins repentants rejoignent le Don Juan hypocrite de l'acte V, scène 2, de Molière :

Si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite, et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire, où je veux me contraindre pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver.

L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages.

3. La séduction

C'est cela qui m'a particulièrement intéressé dans le *Don Juan* de Molière (le seul *Don Juan* que j'ai pris en considération dans mon livre): la question d'un discours insaisissable, discours d'acteur, qui dissimule sa pensée propre, qui est répétition critique de la pensée de l'autre, discours apte à se mouler sur toute pensée, et par conséquent périssant, dans chacune, sa prétention à l'unification de l'esprit et du monde.

Mais si le séducteur, comme le libertin, est le papillon des discours, a-t-il un être, ou n'est-il qu'une pure tactique d'apparences? Quelle est sa vérité? Ce qu'il dit, est-ce lui ou l'autre qui le dit?

Est-il le singe ou le raisonneur, le masque ou le visage? A-t-il seulement un visage?

Et la pensée à laquelle il feint de se plier, le discours qu'il simule, que sont-ils, s'ils se prêtent à un tel dévoiement? Ils perdent eux-mêmes leur base ontologique, deviennent vaine prétention à la vérité: des Barreaux, en jetant son omelette pour obéir à l'injonction tonitruante du Ciel, ne reconnaît pas Dieu; il joue avec un imaginaire, il oppose une boutade à une croyance.

Ce jeu avec l'imaginaire, offrant à chacun l'image de son désir et la confirmation de son pouvoir, capable, par là-même, de mettre en doute le fondement de toute croyance, je l'ai rapproché du manège diabolique, telle qu'une tradition bi-millénaire l'a mis en scène. Ainsi, à mon sens, s'il y a un substrat mythique dans le *Don Juan*, c'est du côté de la figure chrétienne du diable qu'il faut aller le chercher, puisque le diable est avant tout le simulateur, le séducteur, celui qui sépare ce qu'une pensée du symbole et de la religion tente d'unir, qui dévoie ce que l'ordre, divin ou humain, tente de maintenir dans la rectitude.

L'analyse du *Don Juan* de Molière m'a servi de modèle pour décrire le fonctionnement du discours dévoyant du séducteur et son rapport au discours de la loi. Le discours séducteur peut s'exercer dans toutes les occasions où il est fait usage du langage: en amour comme en politique ou en religion, dans la rue comme dans la littérature. Il feint de respecter la loi contractuelle de la communication, mais en fait la dénature: il reproduit le modèle prescrit par l'institution sans assumer ses valeurs. Il présente ainsi à son destinataire un leurre dans lequel, par la fatalité de son désir, celui-ci se précipite: la victime d'un discours séducteur lui prête activement la main, témoignant de ce qu'on appellera un appétit de déception.

Mais le discours séducteur, dans son acception la plus forte, fait plus encore: il dénonce le processus contractuel de l'échange comme une supercherie destinée à faire triompher un pouvoir. En ce sens-là, il

494 3.92

n'est plus seulement la parole d'un simulateur, il devient celle d'un révolté, mais d'un révolté qui n'a pour s'exprimer que les moyens du dévoiement et de la persuasion captieuse.

49 Je ne reprendrai pas ici le détail de mon travail, dont l'étude du *Don Juan* ne représente, au demeurant, qu'une partie. J'esquisserai plutôt, pour conclure, une réflexion sur la place que tient la ~~tragi~~comédie de Molière dans la problématique générale du libertinage, au sens historique de ce terme.

Il me semble que dans cette pièce prend forme une opposition autour de laquelle le XVII^e siècle a "tourné" (c'est celle qui dresse face à face les libertins et les dogmatiques, celle que Pascal met en lumière, pour la détruire, dans les *Provinciales*...). Molière dispose, autour du pivot que constitue Sganarelle, l'antagonisme de *Don Juan* et du Ciel, du Séducteur et de l'Ordre, du discours double et du langage "droit". Cette opposition, le XVIII^e siècle philosophe, largement tributaire de la pensée libertine, l'a faite sienne en interprétant comme une fable et une superstition la conception du signe et du monde émanant de la théologie, et en élaborant contre elle une anthropologie "scientifique" athée, mettant au premier plan le rôle des sens et du plaisir. Le *Don Juan* de Molière contribue à ouvrir le champ de la critique et de la suspicion; mais aussi, il emblématise la situation d'un sujet partagé entre plusieurs langages antagonistes, contraint à la duplicité pour faire triompher son désir, et portant cette duplicité au niveau d'une explication générale des comportements humains.

Claude REICHLER
Université de Lausanne

1) La Diabolie (la séduction, la renardie, l'écriture).
Minuit, coll. CRITIQUE, 1979.